

2

10

**EDMOND 'JALOUX'**  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

**LE DERNIER  
ACTE**

*roman*



**PLON**

85665

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*35 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à  
Voiron, dont 25 numérotés de 1 à 25, et 10 hors com-  
merce, marqués H. C.*

LE DERNIER ACTE

16° Y<sup>2</sup>

9415

DL 1484

7-2-50

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ROMANS ET NOUVELLES :

Les Sangsues. — Le Jeune Homme au Masque. — L'École des Mariages. — Le Reste est Silence... — Les Amours perdues. — L'Éventail de Crêpe. — Fumées dans la Campagne. — Au-dessus de la Ville. — La Fin d'un beau Jour. — L'Escalier d'or. — L'Ami des jeunes Filles. — Les Profondeurs de la Mer. — L'Alcyone. — La Branche morte. — O toi que j'eusse aimée!... — Soleils disparus. — La Grenade mordue. — Lætitia. — La Balance faussée. — Dessins aux trois Crayons. — Le Dernier Jour de la Création. — Le Voyageur. — La Chute d'Icare. — Les Routes du bel Univers. — L'Égarée. — La Capricieuse. — Les Visiteurs.

ESSAIS ET CRITIQUE :

L'Esprit des livres. — Figures étrangères. — De Pascal à Barrès. — Personnages et Perspectives. — Vie de Gœthe. — Discours de réception à l'Académie française.

AUX ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE :

La Maison des rêves. Roman.

Le Culte secret. Roman.

*Chez le même éditeur :*

Edmond Jaloux, par Yvette DELÉTANG-TARDIF.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

ROMANS ET NOUVELLES :

L'Agonie de l'Amour. — La Fête nocturne. — Le Démon de la Vie. — L'Incertaine. — Vous qui faites l'endormie... — Le Boudoir de Proserpine. — L'Amour de Cécile Fougères. — Protée. — L'Abbé Galuchat. — Le Rayon dans le Brouillard. — L'Ennemi des Femmes. — Le Coin des Cyprès. — L'Age d'or. — Les Barricades mystérieuses. — La Fugitive. — La Descente aux Enfers. — Le Message. — Sous les Oliviers de Bohême. — L'Oiseau-Lyre. — Le Roman Inachevé. — Le Démon de la vie. — Le Pouvoir des choses. — Le Vent souffle sur la flamme.

ESSAIS ET CRITIQUE :

Au Pays du Roman. — Du Rêve à la Réalité. — Rainer Maria Rilke. — Marseille. — André Favory. — Pierre Laprade. — Souvenirs sur Henri de Régnier. — Les Saisons littéraires.

EDMOND JALOUX  
*de l'Académie française*

---

LE DERNIER  
ACTE



*Paris*

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

Imprimeurs-Éditeurs - 8, rue Garancière, 6°



Copyright 1950 by Librairie Plon.  
Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

# LE DERNIER ACTE

---

## I

— M. Gaspard est dans le jardin. Il fait une partie de tennis.

Henri Dolomey baissa la voix.

— Joue-t-il avec des étrangers, Mariette?

— Non, monsieur. Il n'y a que Mlle Odile, Mlle Ida et M. Aloys.

— Et Mme Réparaz?

— Elle passe la journée à Saint-Nicolas.

— Écoutez, Mariette. Il faut que je voie à tout prix M. Gaspard, et que je le voie seul. J'ai quelque chose d'urgent à lui communiquer, quelque chose de grave, vous entendez bien, de très grave. Demandez-lui de venir me trouver tout de suite.

Henri Dolomey entra dans un petit salon carré, situé derrière la bibliothèque.

— Je l'attendrai ici, dit-il à la femme de chambre qui descendit au jardin.

Cette pièce, l'avocat la connaissait trop bien pour qu'il prît la peine de l'examiner avec soin. Et, cependant, il eut confusément l'impression qu'il la voyait pour la première fois. Avec ses tableaux alpestres, peints par de mauvais artistes, ses meubles tristes et bien cirés, son tapis aux couleurs sombres, elle

avait quelque chose de neutre et de stupide. Or, elle prenait soudain cet aspect des salons dont on a dérangé les chaises, les tables et les fauteuils pour faire de la place aux visiteurs, — des salons où l'on va recevoir, avant les funérailles de quelqu'un, les parents et les amis de la famille, obligés d'y assister ou se croyant tenus de suivre le convoi.

Dolomey, en faisant inconsciemment le mouvement d'avaloir, eut la gorge si serrée qu'il dut s'y reprendre à trois fois pour engloutir sa salive. Déjà timide par nature, il considérait l'heure qui allait suivre comme quelque chose d'insurmontable. Pourquoi avait-il accepté cette démarche? Il était l'homme des compromissions faciles, des arrangements à l'amiable, des poignées de main cordiales terminant une longue haine, des pardons que l'on se presse d'accorder par terreur d'avoir à se souvenir d'une offense. Et voici qu'il avait admis d'être l'huissier, le majordome du destin!

Une glace au cadre noir — comme il se devait — lui renvoya son image. Il était chétif, le teint jaune, un grand nez de corbeau, le front dégarni, avec des lunettes d'écaille. Ses moustaches grisonnantes, mal coupées, découvraient avec gêne une bouche maladroite, qui s'affaissait quand il prenait la parole. Comment aborderait-il cette discussion? L'essentiel eût été de le faire avec assez d'autorité et de délicatesse pour que les choses pénibles qu'il avait à prononcer prissent un air naturel, un caractère de fatalité bon enfant. Mais on est l'homme de son physique.

La porte s'ouvrit et Gaspard Réparaz entra. C'était un beau garçon, d'une trentaine d'années, bâti en athlète, bruni par le soleil, le visage précocement ridé par l'habitude de lutter contre la réverbération du lac en une légère contraction des muscles. Il avait la figure d'un jeune César, avec



des yeux aigus et durs, enfoncés sous l'arcade sourcilière, un front bombé, où les cheveux châtain se faisaient plus rares, et une bouche mince qu'un pli profond marquait déjà d'amertume.

Vêtu d'une chemise de tussor, largement ouverte sur sa poitrine lisse, les manches roulées sur les bras, une ceinture de cuir fixant son pantalon de flanelle sur des hanches étroites, il avait la démarche souple et sûre d'un homme entraîné à des efforts physiques bien rythmés.

Il serra gaiement la main de l'avocat et lui dit d'une voix brusque, un peu rude, qui donnait souvent à ses chutes de phrases des intonations méridionales en mineur :

— Quelle drôle d'idée de me déranger au milieu d'une partie de tennis quand on a toute la journée devant soi pour ne rien faire?

— Toi, peut-être, dit Dolomey, mais moi, je suis occupé.

La transition qu'il ne cherchait pas se présenta à lui si spontanément qu'il n'hésita pas une seconde de plus et qu'il se jeta en avant comme un taureau irrité.

— Et je suis même occupé en ce moment par la chose la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer.

— Ah! bah! dit Gaspard avec négligence, et laquelle?

La hauteur un peu suffisante avec laquelle le jeune homme répondait à Henri Dolomey irrita si fort celui-ci qu'il jugea bon de ne plus mettre dans sa démarche toute la délicatesse qu'il aurait voulu.

— Ne sois pas trop pressé de le savoir, Gaspard, elle est effroyable!

Gaspard, qui s'était assis sur le bras d'un fauteuil de cuir, se releva soudain et regarda Dolomey, en fronçant les sourcils.

— S'agit-il de moi?

— Il s'agit de vous tous.

— Un accident est-il arrivé à quelqu'un, à mon père, à ma mère? Tous les autres sont ici.

— Pas un accident de l'ordre que tu redoutes en ce moment. Quelque chose de pire encore...

Gaspard se rassit un peu lourdement, décidé à faire front, quelle que fut la nouvelle que lui apportait Henri Dolomey.

— Eh bien! parle.

— Voilà. Je n'entrerai pas dans tous les détails. D'ailleurs, j'en ignore quelques-uns. Ils sont inutiles pour le moment. Ton père est ruiné.

Le visage de Gaspard n'eut pas un tressaillement. Il prit avec une indifférence étudiée un coupe-papier sur le petit bureau et tapota le bras du fauteuil.

— Ruiné est un mot qui a beaucoup de sens. Mon père a-t-il simplement perdu sa fortune personnelle ou fait-il banqueroute?

— Adolphe a gaspillé tout ce qu'il possédait, mais hélas! il a dilapidé de même tout ce qui appartenait à ses clients.

L'aspect de satisfaction haineuse avec laquelle Dolomey lui transmettait ces terribles nouvelles, ce qui perçait d'envie sournoise sous cette apparence de sollicitude, exaspérèrent Gaspard. Il l'interrompit :

— Di-la-pi-dé! Quel vocabulaire, mon cher! On voit bien que tu es un grand avocat.

— Ce n'est peut-être pas le moment de faire de l'esprit.

— Je n'en ai jamais eu. Je t'admire dans ton rôle de terre-neuve : c'est tout. Continue.

— Ton père était à Paris, ces jours-ci. Sais-tu pourquoi? Il lui fallait à tout prix de l'argent. Il s'est livré pour cela à diverses indécrottes. Il

aurait même fait, dit-on, un certain nombre de faux. Il a pu toucher ainsi des sommes élevées dans plusieurs banques, où quelques-uns de ses confrères d'ici ont des fonds. Il paraît qu'il s'exerçait depuis longtemps à des exercices de calligraphie de ce genre. Il va rentrer ici cette nuit. Il ne se doute pas que tout est découvert. Son intention est certainement de prendre chez lui tout ce qui lui reste, argent liquide et titres, et de repasser la frontière. La femme pour laquelle il a commis tant de bêtises l'attend à Anvers. Il espérait fuir avec elle en Amérique du Sud.

Gaspard ne bougeait toujours pas. Depuis son adolescence, il s'était entraîné, jour après jour, à obtenir cette implacable fermeté et cette froideur imperturbable qui lui semblaient nécessaires à qui veut demeurer maître de soi. A sa fiancée, Ida Con-tesse, qui l'en plaisantait, il avait répondu un jour : « Je suis un héros cornélien pour circonstances badines. »

Cette fois, elles l'étaient moins. Henri Dolomey, tout en l'admirant, était repris de sa jalousie à l'égard de Gaspard. Il souffrait que le fils de son vieil ami, avec une si évidente supériorité physique, intellectuelle et morale, eût méprisé si ouvertement toute carrière, qu'il se fût contenté de gagner des coupes au rowing et au golf, d'être un champion de tennis et un bon alpiniste. Aussi eut-il un léger courant de plaisir quand il constata que Réparaz avait une respiration plus rapide et ne pouvait imposer à son cœur et à ses poumons ce qu'il obtenait si facilement de sa voix, des muscles de sa face et de son regard.

— Peux-tu me donner quelques détails supplémentaires ?

Dolomey ne demandait pas mieux. Il prit même

son temps pour les mettre en valeur, espérant, par l'accumulation minutieuse des faits pénibles, arracher à Gaspard immobile quelque cri de douleur, de colère ou d'indignation; mais le jeune homme restait immobile.

Il s'agissait d'une sombre et détestable histoire; Adolphe Réparaz, membre du Conseil d'administration de nombreuses affaires, passait chaque mois une semaine à Paris. Il s'y était épris d'une Péruvienne ravissante, épouse d'un industriel, M. Gabriel Brandon, dont les affaires périclitaient. Pour remettre à flot ce Brandon, il avait fait folies sur folies, sans pouvoir éviter la faillite de ce dernier. Consuelo Brandon avait fini par quitter son mari et vivait maintenant avec M. Réparaz qui l'entretenait luxueusement. Mais ces dépenses et les malhonnêtetés qu'il avait commises pour repêcher M. Brandon aboutissaient à un véritable désastre. Avec la complicité du caissier des titres, Adolphe, espérant toujours se sauver par des spéculations heureuses, avait vendu beaucoup des valeurs déposées à sa banque; un de ses clients, très connu à Saint-Nicolas, avait eu besoin d'une partie de ses titres. On lui demanda quelques jours avant de les lui remettre. Il les prit avec défiance et s'aperçut que les numéros des actions livrées ne correspondaient pas aux siens. Il avertit quelques-uns de ses amis; ils firent tous la même observation. Ou l'on avait interverti les portefeuilles ou bien l'on avait racheté au dernier moment des titres pour remplacer ceux que M. Réparaz avait vendus. La panique se répandait.

— J'ai toujours été stupéfait de la bêtise des hommes d'affaires, dit Gaspard, froidement. Ceux qui s'enrichissent le font par hasard, et ceux qui se ruinent le font en le voulant. Mais pourquoi le

caissier des titres a-t-il montré une telle faiblesse à l'égard de mon père? Avait-il peur de perdre sa place?

— Ce pauvre M. Delahotte a une véritable adoration pour Adolphe. M. Delahotte n'a qu'une passion au monde : son fils. Tu te souviens peut-être qu'il y a une dizaine d'années ce petit Roger a eu une crise d'appendicite. Le médecin avait peur d'une opération à chaud. Il ne savait que faire et jugeait le petit perdu. C'est ton père qui a couru chercher Maunoir et Maunoir est intervenu; Roger a été guéri. Tu penses bien que jamais un pauvre diable comme Delahotte n'aurait eu les moyens de faire opérer son fils par un chirurgien comme Maunoir. Ton père a fait des erreurs graves, mais tu connais sa bonté, Delahotte depuis cette affaire se serait jeté au feu pour lui.

— La bonté n'est jamais récompensée, dit durement Gaspard.

A mesure que Gaspard écoutait ce funeste récit, prononcé d'une voix basse et un peu glapissante, avec des arrière-plans de plaisir, il avait le sentiment que son cœur se glaçait. Il souffrait de partout à la fois avec une minutieuse et lente application. Il arrive parfois que l'on rêve de telles catastrophes, que l'on en vienne à penser : « Voilà donc ce que j'ai redouté toute ma vie... Et rien ne peut plus faire maintenant que *ce ne soit pas arrivé...* » Quelque chose de confus s'éveillait dans l'esprit de Gaspard, qui criait impétueusement : « Assez! Assez! Il faut maintenant que je me réveille! »

Gaspard fit un brusque effort pour revenir à lui et surprit le regard inquisiteur et fixe, l'œil de corbeau que Dolomey portait sur lui. Il crut nécessaire de réagir :

— Enfin, comment se fait-il que tu sois à ce point au courant de cette jolie histoire?

— A dire le vrai, je te suis envoyé par le président du Tribunal de Saint-Nicolas, qui est de mes amis comme tu le sais et qui connaît l'affection que je vous porte à tous. Le juge d'instruction l'a averti. Ton père sera arrêté après-demain à la première heure. Les plaintes portées contre lui ne sauraient tolérer aucun délai, aucune tergiversation. S'il veut quitter Saint-Nicolas demain et s'enfuir, il en sera empêché. Votre maison sera gardée discrètement par la police! S'il n'y a pas déjà eu de mandat d'amener, c'est que M. Haulpetit voudrait éviter à tout prix un scandale.

— Bien, dit Gaspard, mais pourquoi ce luxe de précautions?

Il écoutait avec difficultés ce que disait Dolomey. Cette accumulation de drames le distrayait presque d'y prendre intérêt. Il écouta par la fenêtre entr'ouverte les bruits du jardin, comme s'il croyait entendre encore les coups mats des balles sur le treillis des raquettes. Mais on ne pouvait continuer à jouer sans lui. Ah! cette partie-là, c'était bien la dernière à laquelle il participerait. Jamais plus il n'en connaîtrait le léger et insouciant plaisir. Ce serait un autre homme, un homme tout différent, qui affronterait de nouveau les *courts* — même s'il lui arrivait de le faire encore!

Plus embarrassé que jamais, Henri Dolomey continuait son morose récit :

— C'est assez difficile de te l'expliquer. Mais enfin la banque Réparaz, c'était un des monuments de la ville, un symbole de morale et d'honnêteté. Chacun de nous en était fier. Cinq générations d'hommes intègres, donnant l'exemple de toutes

les vertus, religieux, philanthropes, austères, sans défaillance...

— Ça ne pouvait pas durer plus longtemps, fit distraitemment Gaspard.

— Écoute. Il est intolérable de t'entendre plaisanter en ce moment, dit Henri Dolomey avec colère.

— Je ne plaisante guère, et il n'y a pas de quoi. Crois bien que j'en suis plus persuadé encore que toi. Ce n'est pas ma faute si j'ai une certaine forme d'esprit, que rien ne corrigera et qui est peut-être le sens de la vérité.

L'avocat se radoucit :

— Ce que j'ai à te dire maintenant est le plus difficile. Il faudrait que tu entendisses les choses à demi-mot. Vous n'êtes pas une famille comme les autres. Si cette calamité était arrivée chez Silosa, Thonney ou Ablitzer, ce serait évidemment très pénible pour Silosa, Thonney ou Ablitzer, mais c'est tout; en revanche, la chute scandaleuse de la maison Réparaz, c'est un drame pour la cité. Tu me comprends; si ton père est arrêté, le scandale retombe sur nous tous. Il est bien certain qu'il a perdu la tête. C'est un homme qui a vécu, je pense, et tout le monde le dit, dans une extrême chasteté. L'âge est venu. Il a rencontré à Paris une de ces femmes sans vertu qui sont de vrais fléaux publics. Personne ne veut le juger, personne ne veut le condamner.

— Alors pourquoi tant de phrases et tant de polices?

— Je te le répète. Il y a des plaintes, il y a des ruines, des faillites suivront la vôtre; la justice doit suivre son cours, à moins que...

Henri Dolomey cessa de parler et regarda stupidement le bout de ses souliers empoussiérés.

— A moins que quoi?

— A moins qu'on ne voie plus ton père.

— Ce n'est que dans les *Eddas* qu'une bague ou un casque vous rend invisible.

— On peut disparaître.

— C'est bien, me dis-tu, ce que mon père veut essayer de faire.

— Qu'il soit à Lima ou à Valparaiso, l'action de la justice n'est pas éteinte.

— Je comprends enfin; vous voudriez que M. Adolphe Réparaz se suicidât?

— Je n'ai pas prononcé ce mot.

— Tu le fais prononcer par son fils : tu trouves cela plus élégant. Vieil hypocrite, va!

— C'était difficile à dire.

— Je reconnais que le terme n'est pas plaisant. Je reconnais, hélas! aussi, qu'il s'impose. Mais que puis-je faire?

— T'indiquer ta conduite, c'est bien délicat. La question est à débattre entre vous tous. Tu as une belle-mère, des frères : cela les regarde autant que toi.

Gaspard Réparaz leva la tête et dit d'une voix plus énergique, plus maussade :

— Il n'y a personne. Je dois agir seul. Ma belle-mère n'a aucune expérience de rien. Elle n'est bonne qu'à pleurnicher. John est un hypocrite et le type de la convention la plus sotté et la plus bourgeoise. Quant à Aloys, c'est un demi-neurasthénique qui a peur de tout et qui émigre dans une clinique, dès qu'il a le moindre souci. Je suis donc seul. Ainsi, selon toi, Henri, je dois inviter mon père à ne pas attendre la police et à quitter ce monde de son plein gré.

De nouveau, Dolomey fut embarrassé :

— De son plein gré est peut-être un mot mal



approprié, mais enfin je crois qu'il est juste de démontrer à ton père qu'il a des devoirs envers sa famille, sa société, sa ville natale, des devoirs de mari, de père, de collègue, de citoyen. Il doit prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter un scandale retentissant, qu'il a tout de même créé et dont les conséquences sont incalculables.

— Le mot *Devoir* ne me paraît pas ici beaucoup mieux à sa place. Mais, avant d'aller aussi vite, ne penses-tu pas qu'on pourrait trouver une issue moins mélodramatique? N'y aurait-il pas moyen, par exemple, puisqu'il s'agit de sauver l'honneur d'une confrérie, de faire appel à cette confrérie? Les banquiers de Saint-Nicolas pourraient prendre des arrangements avec mon père et avec ses créanciers.

— Engagements, engagements... Mais il s'agit de sommes considérables! S'il n'y avait, en effet, que lui et vous, on essaierait de tenter quelque chose, mais, je te le répète, les plaintes sont nombreuses. Depuis trois ans, ton père ne vit à peu près que d'expédients : vente de titres qui ne lui appartiennent pas, jeu, spéculations et, ces jours-ci, faux en écritures privées, chèques sans provision, signés au nom de ces banquiers à qui tu veux faire appel. Non, non... Tout est perdu. La fortune de ta belle-mère disparaîtra dans le gouffre, et la tienne, si tu veux indemniser quelques plaignants...

— Elle en calmera bien peu. Mais si mon père se tue, son honneur n'en sera pas moins souillé.

— On peut parler d'accident, de coïncidence désastreuse, obtenir un concordat, que sais-je? Enfin calmer l'opinion. Lui présent, tout arrangement est impossible.

— Penses-tu qu'il lui reste quelque chose des sommes volées à Paris?

— Énormément. Mais il a tout confié à cette femme avec laquelle il a décidé de quitter l'Europe. Tu peux t'étonner que le Parquet soit si bien informé, mais il se trouve qu'une dénonciation l'a aidé dans sa tâche; dénonciation d'ailleurs mystérieuse, car elle a l'air de venir de l'entourage de Mme Brandon et qu'elle semble vouloir innocenter celle-ci en la faisant passer pour une femme ignorante de ces machinations et d'ailleurs non dénuée de fortune... Excuse-moi de t'avoir raconté tout cela si brutalement, si rapidement, mais d'un instant à l'autre Mme Réparaz ou tes frères pouvaient entrer. D'autre part, dans un cas comme celui-ci, les opérations les plus rapides sont les meilleures.

Gaspard regarda froidement la montre à bracelet d'or qu'il portait au poignet :

— Tu as parfaitement raison : cela a duré à peu près le temps d'une appendicite sans complications.

Si nette que fût cette attitude, Dolomey essaya d'apporter quelques consolations verbales à son ami, plaidant pour lui-même, se lamentant d'avoir dû intervenir dans l'intérêt des Réparaz.

Gaspard l'arrêta :

— Je te remercie de ton intention, mon cher Henri, mais je ne suis ni un puritain indigné comme John, ni un détraqué et un niais comme Aloys. J'ai l'habitude de regarder les choses en face; j'y arriverai. Puisque tu m'invites à porter à la connaissance de mon père, le verdict de la Société et le vœu de ses amis, je le ferai, mais il se peut aussi que M. Réparaz trouve une maison de détention plus à son goût qu'un cercueil; c'est une question de préférence personnelle. En ce cas, je n'insisterai pas. Quoi que tu puisses penser, je ne suis point sans affection pour lui. Et je préférerais le voir sortir, un jour,

d'un endroit infamant que de le laisser où tu sais, Henri s'agita :

— Mais l'honneur, la respectabilité, la réputation...

— Je connais ces mots comme toi. Je sais ce qu'ils recouvrent le plus souvent. Je te téléphonerai dès que nous aurons pris une décision.

— Bien entendu, pour ta belle-mère, il ne sera question que d'un accident.

— Bien entendu.

Les deux hommes se séparèrent. Gaspard se dirigea vers la salle à manger où il trouva une cave à liqueurs; il se versa un grand verre d'arak de Bataira et s'aperçut alors que ses mains tremblaient.

« Ça été dur » pensa-t-il.

Il ajouta intérieurement :

« Le reste sera plus dur.

Il ne savait comment les choses allaient tourner et de quelle façon il agirait lui-même. Il voulait l'ignorer. Il y a en tout homme authentique un génie personnel qui vient à son secours, dans les circonstances où il a besoin de lui. Du moins, il le croyait dans son cas. La panique, en revanche, de ses frères l'épouvantait d'avance.

La mort venait d'apparaître dans toute la solennité de son appareil de convention, plus réglée que la vie, plus ordonnée que la vie, invariable comme le Néant. C'était un souffle glacé que Gaspard sentait sur sa nuque, c'était quelque chose d'irrespirable qui circulait dans la pièce. Il n'y avait pas de recours contre elle. Alors, par peur, il pensa à Ida. Jamais il ne l'avait aimée comme en ce moment; jusque-là, il hésitait, n'étant pas sûr de ses sentiments. Et voici qu'ils se déclaraient avec violence. L'amour était le seul remède contre la mort, le seul opium que contient la vie. Il fallait opter entre les

deux; au milieu, tout se décolorait et flottait comme un brouillard d'automne.

— Qu'Ida me reste et je suis de force à tout supporter!

Il redescendit dans le jardin à la rencontre de ses partenaires, qui se promenaient entre les buis bien taillés, sous des bouleaux de satin.

— Eh bien! lui cria Odile, la fiancée de son frère Aloys. Continuons-nous à jouer?

— Certainement. Il n'est pas de circonstance au monde qui puisse interrompre une partie de tennis.

## II

Quand ils eurent fini de jouer, les jeunes gens se séparèrent. Aloys entraîna Odile dans la maison, et Gaspard conduisit Ida vers un banc, qui se trouvait au bout du jardin, au bord même du lac, sur une langue de terre qui s'enfonçait dans l'eau. Des saules pleureurs, jaunes en ce moment, comme un duvet de jeune canard, y laissaient tomber avec mollesse leurs longues branches qui ressemblaient à des lanières dénouées.

Il faisait beau, mais encore frais; le lac était d'une blancheur laiteuse, sauf au premier plan, qui avait la couleur du bleuet. Les montagnes d'en face semblaient peintes sur le ciel comme par un peintre chinois, amateur d'arabesques et de contrastes et de reliefs.

— Comment appelez-vous ces fleurs? demanda Mlle Contesse.

Elle désignait des buissons aux formes recourbées comme des arceaux et qui se couvraient de petites fleurs allant du jaune d'or au jaune orangé et à l'orangé pur par des gradations savantes.

— Ce sont, paraît-il, des streptosolen. Du moins, Paulin me l'a-t-il affirmé. Ces fleurs étaient à la mode, il y a quarante ou cinquante ans. Depuis, les horticulteurs les ont oubliées. Paulin les a retrouvées chez un vieux jardinier qui collectionne les espèces quasi disparues. Curieux, n'est-ce pas,

que les fleurs suivent des modes, comme les chapeaux et les robes des femmes?

— Vous aimez la nature, Gaspard?

— La nature? Qu'est-ce que c'est que la nature? Je détesterais le désert, les glaces... Non, j'adore les fleurs, les plantes, les arbres. La botanique, si vous voulez... J'aurais aimé être un jardinier.

— Évidemment, dit Ida, on ne voit guère un Réparaz jardinier.

— Nous vivons dans un monde de préjugés absurdes. Mon père voulait que je devinsse banquier comme lui. J'ai horreur des trafics d'argent. J'ai le goût des choses concrètes et voluptueuses. Une action de Suez ne représente à mes yeux qu'une vignette. Aussi ne suis-je bon à rien qu'à faire pousser des streptosolen sur cette bande de terrain. Je vous demande pardon, ajouta-t-il, de vous avoir fait attendre si longtemps tout à l'heure. Je ne croyais pas que la communication qu'un ami avait à me faire serait aussi longue. Mais je ne pouvais pas me dérober à certaines explications que j'étais bien forcé d'écouter avec patience. Elles me concernaient, d'ailleurs, dans une certaine mesure.

— Rien de grave, j'espère?

— Il n'y a jamais rien de très grave dans la vie, à moins d'avoir contracté, dès le berceau, l'habitude de considérer que cette vie est elle-même très grave. J'espère que ce n'est point mon cas.

— Vous ne ressemblez guère à vos amis, mon cher Gaspard.

— Je ne ressemble pas à nos amis, en effet, et je ne voudrais pas leur ressembler. Nos amis m'ennuient tellement que si je me mettais à leur ressembler je crois que je périrais de spleen. Ou bien, j'irais vivre dans un chalet de la montagne avec ces

armaillis qui n'échangent pas dix paroles par an. Pourquoi Aloys a-t-il fui?

— Il avait un remède à prendre et il avait besoin d'Odile pour cela.

Comme le jeune homme ne répondait pas, Ida ajouta :

— Leur bonheur fait plaisir à voir.

Ces mots sonnèrent si bizarrement aux oreilles de Gaspard qu'il secoua la tête comme un cheval piqué par un taon.

— Ah! oui, dit-il, il y a longtemps que personne ne s'occupait plus de leur bonheur! Voilà bien déjà quatre ou cinq heures que je n'avais pas entendu prononcer ce mot à leur sujet. Eh bien, je n'envie pas un tel bonheur!

Ida se méprit sur le caractère de ces paroles.

— Croyez-vous que les sentiments d'Aloys ne soient pas sincères?

— Que voulez-vous que soit Aloys, sinon sincère? A-t-il seulement le moyen d'avoir deux idées de suite et deux sentiments à la fois? Personne ne saurait attribuer à Aloys la plus légère duplicité.

— Vous avez l'air de l'en mépriser.

— Moi, mépriser Aloys! Même pas. Il est sincère, il est heureux, ou du moins il le sera tant qu'il pourra. Ce ne sera pas très long. Il a de beaux sentiments : il croit que tout le monde doit travailler à la fois à l'aider à se perfectionner et à l'aider à être heureux. Notre pasteur le donne en exemple à chacun. On parle même de sa pureté, ce qui est un sujet un peu délicat à effleurer. Je suis enchanté qu'il y ait quelqu'un comme lui dans notre famille.

Ida l'interrompit nerveusement.

— Alors, si je vous comprends bien, Gaspard, dans le cas où vous deviendriez amoureux, vous ne seriez pas sincère.

— Ma chère Ida, je suis assez peiné de vos propos. Vous semblez établir entre mon frère et moi une comparaison qui, si elle est flatteuse pour lui, ne l'est guère pour mon modeste individu. Pour rien au monde, je ne voudrais avoir la sincérité d'Aloys. Mais ne vous imaginez surtout pas que je sois un menteur.

— Vous croyez-vous capable d'être amoureux, Gaspard?

Alors Gaspard se retourna et la regarda.

C'était une grande jeune fille de vingt-cinq à vingt-six ans, au teint très clair, avec des cheveux d'un brun légèrement roux et des yeux d'un gris légèrement bleu. Elle avait les épaules larges, des bras musclés, dont la peau était artificiellement brunie par le soleil. Jamais Gaspard n'avait été aussi près d'avouer à Ida Contesse qu'il était amoureux d'elle. Jamais il n'avait eu un désir plus vif de partager avec elle ses jours jusqu'au dernier. Il faillit étendre la main et lui saisir le bras; se pencher vers elle et lui baiser la joue. Mais son père allait rentrer, il faudrait entreprendre avec lui une lutte sévère, et la famille Réparaz était ruinée. Il eut peur d'éprouver une subite défaillance. Il saisit d'une poigne solide le dossier du banc et s'agrippa à lui comme un noyé à une bouée. Ses doigts épousèrent cette matière inerte, dure, légèrement écailleuse au contact, cette chose contre laquelle on ne pouvait rien et qui s'opposait à toute appréhension avec une fermeté stupide, une totale insensibilité. Il n'y a pas de prise de possession plus complète que le fait de vouloir s'insérer ainsi dans quelque chose d'immuable et d'inerte. Gaspard eut l'impression qu'il saisissait son destin à bras-le-corps et qu'il ne pouvait plus rien sur les événements.

— J'aurais voulu être amoureux, dit-il. Je n'ai



jamais désiré autre chose. Seulement, j'aurais voulu l'être mieux que les autres et plus profondément que les autres.

La jeune fille insista.

— S'agit-il ici d'un refus de votre caractère ou du désir de ne pas continuer cette conversation?

Il répondit avec une affectation de légèreté :

— Nous sommes ensemble, Ida, il faut continuer cette conversation. Je ne crois pas qu'elle nous mène à grand'chose, mais la vie non plus ne nous mène à rien et nous la continuons cependant jusqu'au jour où quelqu'un s'interpose et dit : « Pas plus loin ! » Nous, nous pouvons aller encore un peu plus loin. J'ai souvent pensé à vous, Ida, vous êtes quelqu'un que j'aurais aimé connaître davantage. Si je vous disais ce que je pense de vous, vous ne me croiriez pas, et cela vous froisserait. Si je vous disais : « Vous êtes une âme loyale et droite, un sûr compagnon de route, une femme profondément honnête et dévouée qui ferait grand honneur à son mari », vous seriez émue de m'entendre parler aussi bêtement et vous me seriez reconnaissante de mes propos. Mais si je vous disais : « Vous êtes quelqu'un qui m'effraye et qui m'intrigue, vous me faites penser à l'une de ces vestales de la vieille Rome qui maintenaient nuit et jour le flambeau sacré sur un autel et que l'on enterrait vivante quand elle le laissait éteindre, je pense à vous comme à l'une de ces prêtresses mystérieuses que l'on voit sur les fresques de Pompéi et qui procèdent aux rites de la résurrection », je suppose que vous me regarderiez comme un fou ou comme un pédant prétentieux. Eh bien, la vérité, la voilà ! Je pense à vous comme à une vestale ou comme à l'une des prêtresses d'Éleusis. Telle est ma folie.

Ida hochâ la tête et lui dit, sur un ton légèrement agacé :

— Je ne sais pas au juste, en effet, si vous vous moquez de moi en ce moment ou si vous êtes timbré.

— J'étais à peu près sûr de votre réponse, Ida. Il est impossible de parler à une femme comme elle le mérite. Votre mystère et votre grandeur vous sont inconnus. Vous ne demandez qu'à être comme les autres, une excellente *hausfrau*, une femme convenable, une mère digne de l'admiration de plusieurs générations successives. Mais mes rêves, à moi, ce que j'entrevois en vous de secret, de majestueux et de complexe, l'idée que je me fais de votre passé et de vos songes, l'admiration que j'ai pour votre avenir, tout cela vous échappe et vous est indifférent. Croyez-vous que je puisse m'intéresser profondément à un être pareil à celui que vous désirez devenir?

— Dois-je prendre cela pour une insulte ou pour une moquerie?

— Ni l'un, ni l'autre, chère Ida, mais pour l'expression d'une admiration qui vous dépasse de beaucoup. Supposez-vous que je parlerais ainsi à Odile qui sera, elle, l'ennuyeuse épouse, la maîtresse de maison diligente et la *nurse* attentive que vous souhaitez peut-être devenir. Ne voyez-vous pas dans toutes mes paroles l'obsession de la mort et de la résurrection, et pensez-vous que je puisse vous situer ailleurs que dans un monde sans fin où je ne vous quitterais jamais? Mais ce monde, il faudrait d'abord le créer, et nous vivons dans une société qui repose uniquement sur la fortune et sur le respect des pauvres gens. Que diriez-vous, Ida, d'un homme qui viendrait à vous et qui vous parlerait ainsi : « Je suis sans fortune et sans respecta-

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

ROMANS, NOUVELLES, PIÈCES

**Germaine BEAUMONT**  
La Harpe irlandaise.

**Henry BORDEAUX**  
de l'Académie française  
La Marche à l'abîme.

**Jacques CARTON**  
Ma mie Agnès.

**Marc CHADOURNE**  
Gladys ou les artifices.

**Marie-Madeleine CHANTAL**  
La Voie brûlée.

**Suzanne CHANTAL**  
La Sirène blessée.

**Henri COURMONT**  
Les Vignes de Novembre.

**Madeleine FUGAIRON**  
Cavalier seul.

**Constant Virgil GHEORGHIU**  
La Vingt - Cinquième heure. (*Feux Croisés*).

**O.-P. GILBERT**  
Le Journal tombe à cinq heures.

**Ellen GLASGOW**  
Cette chienne de vie. (*Feux Croisés*).

**Élisabeth GOUDGE**  
L'Auberge du Pèlerin. (*Feux Croisés*).

**Daniel GRAY**  
Quivera, la ville fabuleuse.

**Farjallah HAIK**  
Les Enfants de la terre. I. Abou Nassif;  
II. La Fille d'Allah. (*Feux Croisés*).

**Egon HOSTOVSKY**  
La Maison sans maître. (*Feux Croisés*).

**Mazo de LA ROCHE**  
Mary Wakefield. (*Feux Croisés*).

**Marghanita LASKI**  
James ou la vie de château. (*Feux Croisés*).

**Éveline Le MAIRE**  
\* La Maison enchantée.

**Gabriel MARCEL**  
Vers un autre royaume (*L'Épi.*)

**Marie MAURON**  
La Maison des passants.

**Laura MIRANDOL**  
\* Je suis une sorcière.

**Thyde MONNIER**  
La Combe.

**Pierre PIRARD**  
\* La Ferme aux moines.

**Henry POYDENOT**  
Le point de chute.

**Paule RÉGNIER**  
Les Filets dans la mer.

**Clément RICHER**  
Len Sly.

**Isabelle SANDY**  
La Nouvelle Andorra.

**Jan Van DORP**  
Flamand des Vagues.  
(Prix des Lecteurs 1948.)

**Paul WILLEMS**  
La Chronique du cygne.

**Maurice ZERMATTEN**  
Traversée d'un paradis.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

